

PRÉFACE

Jean-François Sirinelli

Professeur d'histoire contemporaine
à l'Institut d'études politiques de Paris
Directeur du Centre d'histoire de l'Europe du vingtième siècle
(Fondation nationale des sciences politiques)

Ce livre est assurément un livre important, qui vient à son heure. De fait, comme le souligne Denis Rolland dans l'introduction, la question des relations internationales culturelles n'a pas été au cœur du processus du développement de la jeune histoire culturelle. La mise en perspective bibliographique opérée dans cette introduction est, du reste, révélatrice : dans un premier temps, cette question ne figure pas explicitement dans l'aire de recherche qui se constitue peu à peu.

En même temps, il est vrai, cette absence dans les premiers cahiers des charges de l'histoire culturelle n'a pas été réellement préjudiciable pour ces relations internationales culturelles. Etait, en effet, à l'œuvre à la même époque, parallèlement à ce développement de l'histoire culturelle, et selon un métabolisme qui lui était propre, un élargissement des objets de la discipline constituée qu'est l'histoire des relations internationales : le culturel non seulement y est alors admis de plain-pied, mais, de surcroît, sa prise en considération contribue à enrichir cette discipline. Et c'est ainsi qu'au fil des années 1980 et surtout 1990 l'idée s'impose progressivement que dans l'étude des relations entre nations, les traités, les denrées et les hommes ne sont pas les seuls objets possibles. En d'autres termes, le diplomatique, l'économique et le démographique ne sont pas les seuls aspects de l'échange et de la circulation entre les nations.

Les formes d'expression culturelle y sont également essentielles. Elles le sont même d'autant plus que, pour celles-ci, il n'y a pas de frontières ou de douaniers. L'historien se doit donc d'étudier les phénomènes de capillarité ou d'osmose qui peuvent ainsi opérer, ou, inversement, les situations d'imperméabilité culturelle, au demeurant plus rares.

D'autant que les gains heuristiques que l'on peut escompter de telles études sont considérables. Tout d'abord, ces échanges et cette circulation sont parfois organisés ou, pour le moins, parrainés par les Etats : il y a donc toute une histoire de la diplomatie culturelle qui s'est amorcée depuis quelques années, et plusieurs des textes qui suivent en sont un brillant exemple. En une époque où prolifèrent des thèmes ou des mots d'ordre évoquant « l'exception culturelle » ou stigmatisant « l'impérialisme culturel », on perçoit bien que cette diplomatie culturelle n'est pas un artefact surgi sous la plume de l'historien, mais une donnée prise en compte par les grands Etats, et ce depuis des décennies. Les modalités et la chronologie de cette prise en compte sont donc essentielles et constituent, de ce fait, un objet non seulement légitime mais fondamental de l'historiographie des relations internationales.

Cela étant, il ne s'agit pas seulement pour cette historiographie d'un objet supplémentaire au sein d'un champ d'investigation déjà très dense. L'attention portée au culturel, au sens large et donc également anthropologique du terme, ne fait pas qu'élargir le périmètre de champ, il contribue à en enrichir la compréhension. De fait, dans la dialectique, devenue classique, entre prise de décision et « forces profondes », l'une de ces forces profondes est bien l'image de l'Autre : entendons l'ensemble, au demeurant complexe, des représentations collectives de l'Ailleurs et de ceux qui le peuplent. De telles représentations relèvent bien de l'histoire culturelle – elles sont, du reste, partie constitutive de sa définition – et elles justifient pleinement une approche culturelle des relations internationales – et non pas seulement une histoire de relations internationales culturelles -, comme il existe désormais une histoire culturelle du politique. Là encore, plusieurs des textes qui suivent relèvent d'une telle démarche et constituent autant de sillons à suivre.

Histoire culturelle et histoire des relations internationales ont donc au moins deux raisons objectives de naviguer de conserve. Ce qui, à tout prendre et même si un tel rapprochement est somme toute récent, n'a rien de surprenant. L'histoire culturelle, en effet, est une histoire cinétique, qui étudie la circulation de tout ce qui est chargé de sens, circulation au sein des sociétés données mais aussi entre elles. Or, comme on l'a déjà souligné, les frontières et les barrières de ces sociétés ne sont jamais étanches pour ce qui concerne cette circulation du sens. Bien plus, le XX^e siècle, qui a vu la montée en puissance concomitante de la culture de masse et de processus de globalisation qui ne sont pas seulement de nature économique, a été l'époque d'un vaste brassage : les images et les sons, les représentations et les affects, ont connu de nouvelles « connexions » - comme le soulignait Paul Valéry dès les années 1930 - qui ignorent frontières ou barrières.

C'est dire que ce champ en copropriété entre historiens du culturel et historiens des relations internationales s'est non seulement étendu en périmètre mais aussi comme élément d'analyse et d'explication du métabolisme des sociétés du XX^e siècle. Avec, du reste, des jeux d'échelle complexes : ainsi la culture, qui constitue souvent l'un des fondements des identités nationales, porte aussi en elle-même des éléments de désagrégation de ces identités, tant elle est travaillée, désormais, par des ferments transnationaux.

On le voit, l'histoire des relations internationales culturelles ne s'en tient pas, ce qui serait déjà considérable, à l'analyse de la diplomatie. L'analyse des représentations collectives et des transferts transnationaux lui confère aussi d'autres objets et, à travers eux, des vertus explicatives pour penser le XX^e siècle, tant il est vrai que l'image de l'Autre et la représentation de l'Ailleurs, ainsi que les interférences que peuvent y introduire tous les processus de circulation culturelle, sont au cœur de l'histoire des sociétés humaines contemporaines.